

laisser leurs injustes acquéreurs dans une misère bien méritée et qui n'excite la compassion de personne.

Mais il faut l'avouer, il en est quelques uns qui par faiblesse se laissent gagner et qui aiment à croire qu'en voyage l'engagement à la Tempérance n'oblige plus.

La Société de Montréal pour se fortifier elle-même contre les dangers de la rechute; et pour porter secours à ses frères de la campagne, fait chaque semaine à l'Église Cathédrale deux exercices de religion bien propres à remplir le cœur d'une noble ambition pour l'accomplissement des devoirs qu'elle s'est imposés de ne jamais user de liqueurs fortes.

Le premier de ces exercices est le chemin de la croix qui se fait à 7 heures du soir, tous les lundis. A cette heure tous les vaissœurs à vapeur sont rendus au Port et remplis de gens qui s'y logent pour ne pas mettre le pied à l'ancre. Ils sont invités de venir au chemin de la croix, afin d'y prier avec leurs frères de la ville, pour la persévérance qui peut seule conserver la belle œuvre de la Société. Le second est la messe tous les vendredis à 5 heures du matin. Une fois par mois elle se change en messe solennelle. La Relique de la vraie Croix y est toujours exposée, et l'on y fait des prières particulières pour le succès de la Société. Nos braves gens de la campagne y trouveront encore leurs frères de la ville disposés à prier avec eux, pour demander tous ensemble que leur Société ne périsse jamais; et quelle soit au contraire glorieuse et triomphante jusqu'à la fin des siècles.

(Communiqué.)

Album Littéraire et Musical de la Mineraine (Liaison de Mars) publié par l'éditeur Durémy, Bureau de la Mineraine, N° 15, rue St. Vincent, Montréal.

Dans chacune de nos précédentes appréciations de l'Album de la Mineraine, nous avons toujours commencé par parler de la littérature. Cette fois, nous voulons, par courtoisie ou peut-être par fantaisie, donner le pas à la musique. Le morceau dont nous gratifie aujourd'hui l'Album est une romance qui a pour titre les deux mots suivants: "Les saisons." Les paroles sont de Pascal Rame et la musique de Antoine Berthot. Des vers nous n'avons que peu de choses à dire: ils sont doux, ils sont gracieux, ils peignent bien les quatre époques de l'année. Quant à la partie musicale, nous n'entreprendrons pas de décider si elle est bonne ou si elle n'est propre qu'à écorcher les oreilles, et en voici la raison. Au mois de mars dernier, nous nous sommes permis de blâmer sous le rapport musical le choix qui avait été fait pour l'Album, et nous avons failli égaler sur notre tête une vraie tempête. Or, comme nous ne voulions rien avoir à démentir avec les musiciens ou ceux qui s'imaginent entendre quelque chose en musique, nous nous abstiendrons à l'avenir de censurer la portion notée des Romances. Ça ne les empêchera pas pour cela d'être trouvées mauvaises, si elles le sont, et d'un autre côté ça épargnera à nos amis musicaux la peine d'user de réponses envers nous en ce qui va de soi.

De la suite de l'Historie de Napoléon par Marco de St. Hilaire, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit; c'est intéressant, c'est instructif, c'est amusant. Nous disons la même chose de "la Hongrie"; ce sont des pages historiques, qui doivent, par les sentiments qu'elles contiennent et par les faits qu'elles décrivent, nous faire sympathiser avec le peuple hongrois et religieux qui, à l'heure qu'il est, souffre encore tant de tortures de la part de ses ennemis, qui l'en dérangent et qui ses protecteurs reconnaissent.

Oedile est une Chronique Flamande qui est empreinte de ce sentiment religieux si universellement répandu au moyen âge. On y voit ce que peut la foi et la piété, tandis que d'un autre côté on est plein d'admiration pour le répit et le répit d'un grand coupable qui, loin de s'enfuir et de randir contre les pensées de retour qui lui accorde la Providence, reconnaît humblement qu'il est un grand pécheur, et rentre dans une meilleure voie par le repentir et l'avenir suéte de ses crimes. Oedile est donc un chapitre que nous recommandons à l'attention des lecteurs de l'Album.

La suite d'Une de perdue, deux de trouvées, si longtemps attendue, se trouve dans la livraison dont nous parlons; mais il y en a trop peu pour que l'intérêt soit soutenu; il y en a à peine assez pour l'intelligence du sujet. G. B. nous y donne ce qu'il appelle des "fragments du mémoire de M. Meunier." En toute sincérité, nous savons que le ton qui régne dans ce mémoire est plutôt celui d'une nouvelle écrit à temps perdu et pour l'amusement du lecteur que celui d'un même récit d'autre tombe d'un père à son fils. Il s'y trouve trop de détails mesquins pour que le naturel y soit conservé. D'ailleurs on y reconnaît encore un des grands défauts de G. B., Jésus qui nous lui avons indiqué, et ce défaut c'est l'inventivité, c'est le surabondant, le merveilleux outré. Et pour en finir, nous ne pouvons comprendre, dans les fragments que nous donnons G. B., (si ce sont là les seuls fragments qu'il veuille nous donner) la cause pour laquelle le Père Meunier avait caché à son fils qu'il était son père. Car il avait beau avoir mal au cœur Mme. Meunier son épouse, il n'y avait pas de raisons de faire croire à son fils qu'il était tout simplement son bienfaiteur. Cette dernière remarque nous laissons, afin que si elle paraît bien fondée, G. B., puisse remédier à ce défaut dans la suite de son œuvre d'imagination. Ce sont là les reproches que nous avons à faire à cette partie d'Une de perdue. Nous ne disons pas qu'à l'autre qu'il écrit avec facilité qu'il fait ses descriptions avec goût, que ses récits sont soutenus et piquants, que les dialogues sont généralement pleins de naturel; tout cela se voit en lisant, et d'ailleurs comme les défauts sont, en général, en bien moins grand nombre que les qualités dans les ouvrages de

séances, il est toujours plus facile d'indiquer les premiers que de rendre justice aux seconds.

Mischa est une excellente peinture de mœurs arabes. Quant aux scènes de l'Amérique du Nord par J. Tolner, qui comme aimé à avoir une idée des coutumes américaines et des rapports des noirs et des blancs, doit les lire et les méditer. Elles lui offrent l'occasion d'une foule de réflexions utiles sur la position de la race noire en Amérique, sans compter qu'elles le charment par la manière élégante dont elles sont décrites.

L'Album contient encore deux jolies pièces de poésie, l'une par un anonyme et l'autre (l'Ifrondelle) par Siméon Pécoulant. Elles sont suivies de quelques morceaux détachés, et d'un rébus qui nous fait passer tout à tour le camp, l'île, le nid, le sauvage, l'os et le ratier, et nous met en présence de deux ânes qui, par leur position, nous apprennent que "quand il n'y a plus de foie au atelier les ânes rient." A bon entendeur, salut.

A vant de terminer, nous ne croyons pas avoir mieux faire que de reproduire ici le petit morceau suivant que nous fournit l'Album. C'est une Légende Orientale; elle nous apprend ce que valait la fameuse doctrine de certains gens qui croyaient à toute heure du jour: "Les hommes sont égaux!"

Un jour, rapporte la légende, le pacha

dit au sultan: Tous les hommes sont égaux devant le prophète. Pourquoi donc as-tu un

trône, quand je n'ai qu'un divan; un empire,

quand je n'ai qu'une province? — Il se peut

que tu aies raison, répondit le sultan; demand

tu auras mon trône et mon empire, si tu trouves

le moyen de rendre en effet tous les hommes

égaux! — Le Pacha sortit enchanté, et il

fit proclamer aussitôt l'égalité de tous les en-

fants de Mahomet. Mais à sa porte il rencon-

tra un vizir qui lui dit: Pourquoi donc as-tu

une province, quand je n'ai qu'une ville; un

turban de pierres, quand je n'ai qu'un turban

d'or? — Demain, répondit le pacha, tu auras

ma province et mes piergeries. — Et le vizir

était dans la joie, quand un capitaine lui dit:

Pourquoi donc as-tu une armée, quand je n'ai

qu'un bataillon; pourquoi es-tu coiffé d'or,

quand je suis coiffé de soie? — Demain, répon-

dit le vizir, tu auras mon armée et mon turban

d'or. — Mais un lieutenant dit au capitaine:

Un nom de l'égalité, il me faut ton bra-

taillon et tes insignes. — Et le cavalier au lie-

tenant. Je veux ton rang et ta solde. — Et le

fantassin au cavalier: Donne-moi ton cheval

et ton sabre, et prends mon fusil qui est trop

lourd à porter. Et chaque répondait toujours:

Tu les autres demain; car chacun s'était éga-

lé à son supérieur, sans penser qu'il laissait un

inférieur derrière lui. Mais comme tous

avaient encore un supérieur au-dessus d'eux

et qu'aucun n'entendait rester subalterne, ils

voulurent s'élever sans cesse au nom de l'é-

galité.

Si bien qu'une horrible guerre civile s'ali-

ma, et que, fâche de pouvoir s'accorder, on

s'entre au bout à l'autre de l'empire, les

vainqueurs se disputant les dépourvus des

vaincus, et l'inégalité réparaissant toujours

après chaque déplacement. Cela qui survi-

vaient étaient plus acharnés et plus misérables

encore que ceux qui avaient péri, lors qu'un

poorvus esclave, qui avait gardé sa condition

en un petit mantelet avec des pantalons si lar-

ges qu'on dirait une jupe; ce qui leur donne

un air et un marche ridicule. Je vois ici des

hommes de presque tous les pays du monde;

et, ce qu'il y a de piquant dans ce mélange de

peuples divers, c'est que chacun conserve le costume, les mœurs et les usages de

son pays. Mais, au milieu de cette popula-

tion si hétéroclite, on distingue sur tout

l'industriel et actif américain dont les ateliers et les splendides magasins remplis

sont déjà la ville.

Chacun de vous se croit plus heureux

que moi, et je suis maintenant plus heureux

que vous tous. Savez-vous pourquoi? C'est

qu'il y a un prophète plus grand que votre

prophète, et qui a dit ceci dans son livre: Le

cerde protège la tête de l'hysope, et l'hysope

nourrit la racine du cèdre. Ils ont donc be-

soin l'un de l'autre également, et c'est là la

véritable égalité. Il y aura toujours des pa-

vres parmi vous, car le bonheur de l'homme

n'est point de ce monde. Bienheureux sont

ceux qui pleurent ici bas; ils seront consolés

à la haut. Malheur à ceux qui prennent au

lien de donner aux autres; car il est plus fai-

ble à un cheval de passer par le trou d'une

épine qu'à un mauvais riche d'entrer dans le

royaume du ciel. Et ce prophète est mon

Dieu," ajouta l'esclave en faisant le signe de

la croix.

(Communiqué.)

Californie.

La lettre suivante qu'a bien voulu nous communiquer M. l'Abbé Chiniqy, ne manquera pas, nous l'espérons, d'intéresser nos lecteurs.

S. Francisco, 23 Février 1850.

Mon cher Frère,

Me voilà enfin rentré à S. Francisco, cette ville de prodiges, après une traversée de Panama de 54 jours. Samedi dernier (le 16) nous jetions l'ancre dans la magnifique Baie sur les bords de laquelle la ville est assise. — S. Francisco grandit avec une incroyable rapidité. Déjà elle couvre un espace de plus d'une lieue de long sur autant de profondeur.

Ma première pensée en mettant le pied à terre fut de me diriger vers le bureau de Poste pour retirer les lettres que je m'attendais d'y trouver.

Quel n'a pas été mon désappointement de n'y rien avoir à mon adresse! Car, combien de fois pendant les longues heures de la traversée, je me consolais dans la pensée qu'à mon arrivée ici, je trouverais une lettre de toi et des nouvelles de ma famille! Mais, me voilà cruellement trompé!... Si, encore je pouvais recevoir bientôt; mais maintenant, d'ici au 6 mars, il est inutile d'y songer: car je pars pour les mines le 25, et une fois dans l'intérieur, il ne faut plus y penser... Cependant ce désappointement si grand, l'est été encore bien d'avantage, si je n'enseu le la bonne et

heureuse pensée de te mettre à l'instant au pied de la croix de Jésus Christ!

De la poste, je me dirigeai donc vers une chapelle sur laquelle j'aperçus le signe de ralliement pour nous Canadiens: la croix. Mais c'était une chapelle Wesleyan. Déjà, j'aperçus, au loin, sur le pénitent d'une colonne une grande croix noire, placée sur une maison. A l'instant je me dirigeai vers elle. C'était l'église, en même temps que l'humble demeure des missionnaires catholiques de S. Francisco. — L'entre, un prêtre français était à l'autel, offrant le St. Sacrement. J'aperçus, dans un confessionnal, un autre prêtre que je reconnais à l'instant. C'était M. Lan-

glois, qui n'avait honoré de son amitié lorsqu'il était professeur au collège de Ste. Anne. Aussitôt la messe finie, je le suivis et l'aborde au moment où il sortait de la chapelle. Il m'entendit et il sortit de la chapelle, et son honneur de me revoir semblait égal à celui que j'éprouvais à me jeter entre ses bras. Je montai avec lui dans le petit grenier où il se retire et après lui avordonne les nouvelles les plus récentes du Canada, je lui reis les lettres qu'on m'avait confiées pour M. Brouillet, qui était parti depuis quelque temps pour l'Oregon. Depuis cette époque je vais le voir deux et trois fois par jour. Il est très occupé en ce moment, car il fait bâtir une église assez considérable à la fin de la chapelle.

Le bois, qui valait l'été dernier de 300 à 350 piastres les 1000 pieds, ne vaut aujourd'hui que 75 piastres: juge s'il y en vont se trouver ruinés par leurs spéculations.

J'ai demeuré à Panama dans la même pen-

sion qu'un jeune et bien estimable médecine,

le Dr. Dugay, qui t'a donné ses soins à Ste. Martine: il est mort dans la traversée de Pa-

nauma à S. Francisco: si mort a causé une

indécible tristesse parmi les 20 et quelques pas-

sagers Canadiens qui étaient avec lui sur le

navire Charles-Town.

Adieu, adieu, cher frère. Je pars à l'instant pour les mines.

Ton frère,

ACHILLE CHINIQUY.

S. Francisco-Californie, 26 Février 1850.

Cette fille épousa un homme peu avantage de la taille, et la dame en le voyant ne put dissimuler sa surprise: "Quel petit homme vous avez là, lui dit-elle!" — "Tiens, maîtresse," s'écria la première, "mais que pouvez-vous prétendre pour c